

ÉRIC ROBINNE

LA NEIGE
SERA ROUGE À NOËL

SUSPENSE

ÉDITIONS AO
ANDRÉ ODEMARD

Photo de couverture : Evgeni Tcherkasski de Pixabay
(libre de droits)

© 2019 Éditions AO-André Odemard

www.ao-editions.com

ISBN 978-2-913897-92-2

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Un film a marqué ma jeunesse : *Le Cercle rouge* de Jean-Pierre Melville¹. Le thème de ce film repose sur une citation supposée de Râmakrishna :

« Quand les hommes, même s'ils s'ignorent, doivent se retrouver un jour, tout peut arriver à chacun d'entre eux, et ils peuvent suivre des chemins divergents ; au jour dit, inexorablement, ils seront réunis dans le cercle rouge. »

Ce roman n'a pas l'ambition d'arriver à la cheville de ce chef-d'œuvre, mais s'inspire de cette idée...

L'histoire qu'il relate n'est qu'une aventure imaginée, pour distraire, faire oublier le temps qui fuit ou passer un bon moment de lecture. Il serait donc vain de vouloir rechercher des similitudes avec des événements qui se seraient produits. Ou alors... il s'agirait d'extraordinaires coïncidences.

Bonne lecture à toutes et à tous !

ÉRIC ROBINNE

1. Les lectrices et lecteurs attentifs ne manqueront pas de remarquer dans les pages qui suivent que nombre de personnages portent des chapeaux de toutes sortes, mode peu répandue de nos jours... et référence manifeste à Melville (Note d'exégèse de l'éditeur).

La tête roula à ses pieds. Entre deux larmes, il vit distinctement les paupières de son père cligner une dernière fois avant de s'immobiliser, tandis que le sang de sa chair imbibait le sable chaud de la terre de ses ancêtres.

Paris, prison de la Santé, à la fin du mois de juin

8 heures du matin. Le soleil brillait déjà en ce jour de solstice d'été. La porte bleue de la prison de la Santé s'ouvrit, laissant le passage à un homme maigre, de taille moyenne, portant un imperméable et un chapeau en feutre bien peu de saison. Il fit quelques pas sur le trottoir et s'arrêta, jetant un regard derrière lui ; la porte s'était refermée. Il posa à ses pieds un attaché-case, son seul bagage, puis fouilla dans ses poches et en sortit un paquet de cigarettes. Bientôt, l'une d'elles se consumait, coincée entre ses lèvres. À intervalles réguliers, l'homme avalait la fumée avant de l'expulser avec satisfaction, savourant sa liberté retrouvée.

Il ouvrit son imperméable, puis consulta sa montre. Il attendait... l'impatience émanait de tout son être. Quelques minutes plus tard, une Audi A8 noire aux vitres fumées se gara devant lui. Sans faire le moindre signe, l'homme reprit son bagage, jeta son mégot dans le caniveau, ouvrit une portière et monta à l'arrière, derrière le conducteur.

– Bonjour, Charles, lui dit son voisin de banquette.

– Bonjour.

Un long silence s'installa. La berline avalait le bitume.

– Pas trop fatigué ?

– En pleine forme.

Le visage dissimulé derrière des lunettes noires, son hôte semblait nerveux. Il reprit la parole, un léger agacement dans la voix :

– Alors, tu es d'attaque pour reprendre ta place dans l'organisation ?

L'homme à l'imperméable soupira. Il garda le silence un long moment en fixant la nuque du conducteur. L'autre individu observait les immeubles défiler derrière la vitre. Le nouveau venu tourna la tête vers son voisin et finit par répondre, tout aussi agacé :

– Tu ne crois pas que cette question est superflue ?

Nouveau silence poisseux. L'ancien détenu poursuivit, sur un ton insistant qui ne laissait aucun doute sur sa détermination :

– Je n'ai pas à reprendre cette place, puisque je ne l'ai jamais perdue.

L'homme aux lunettes soupira et parut de nouveau se concentrer sur l'extérieur. Il regrettait sa question.

– Très bien. Que proposes-tu, Charles ?

– Lorsque j'aurai repris connaissance des dossiers en cours, tu organiseras une réunion du conseil. Il est urgent de rattraper le retard accumulé.

– Comme tu voudras...

Le préfet Charles Piccinni venait d'être libéré par anticipation pour bonne conduite après six années d'emprisonnement. Il avait purgé sa peine pour avoir participé à une tentative de complot contre l'ancien Président de la République, le 6 mai 2007...

Île de Jersey, au mois de juillet

Installé à la terrasse d'un café, Bagatelle¹ dégustait un copieux *breakfast*. Sur la table, plusieurs journaux économiques anglais, français et américains étaient étalés. Sur ses genoux, une tablette iPad était allumée. Ses doigts s'activaient sur la vitre de l'appareil. Son visage affichait un sourire narquois.

Édouard Vittefleury avait bien changé. Bagatelle était un sobriquet. Attribué par ses pairs, peut-être en raison de ses extraordinaires capacités à s'introduire dans les plus protégés des systèmes informatiques. Plus sûrement parce que c'était un tombeur, et qu'il multipliait les conquêtes. Déclaré à l'état civil en tant qu'Édouard Vittefleury, il avait connu une enfance difficile et suivi une scolarité sans éclat jusqu'en classe de seconde. Il avait alors quitté l'école pour suivre un informaticien qui lui avait enseigné les bases des langages binaires. Une passion était née, et il s'immergea dans tout ce qui touchait à l'informatique. En marge de son apprentissage, il côtoya des truands de petite envergure qui lui apprirent à s'émanciper de la société pour mieux la piller. Grâce à eux et à sa débrouillardise devant les ordinateurs, il parvint à « prélever », par des opérations de hacking, une dîme de quelques centaines de milliers d'euros sur les comptes de particuliers crédules, de quelques entreprises un peu trop naïves ou de collectivités mal protégées. En parallèle, il s'initia aux manipulations et secrets de la Bourse, et ce malgré les variations brutales des cours – qu'il devint capable d'anticiper. Lors de la crise de 2008, il eut le nez fin, et réussit quelques coups spéculatifs de premier ordre. Les matières premières, les métaux, les mon-

1. Bagatelle : voir *Opération Diamant Noir* et *Paris brûlera-t-il ?*, du même auteur.

naies étaient devenus des leviers qui lui permettaient d'accumuler des sommes vite gagnées, sans trop d'efforts, moyennant beaucoup de culot. Jusqu'à ce qu'il réussisse à détourner deux cents millions d'euros des comptes de la République. Bagatelle se trouvait désormais à la tête d'une petite fortune, placée dans un compte sur l'île de Jersey. C'était plus qu'il n'en fallait pour organiser de sinistres besognes. Depuis quelque temps, la crise de la dette que connaissait l'Europe lui inspirait des projets que d'aucuns auraient considérés comme saugrenus... Il n'en était rien.

Car Bagatelle était un ogre : son appétit était sans limites.

Il voulait de l'argent, beaucoup d'argent. Pour conquérir les plus belles femmes, assouvir sa passion pour les voitures de rêve, et flamber. Accessoirement pour mettre à genoux les présomptueux.

Ses relations avec des voyous peu scrupuleux lui montrèrent que le sang n'avait qu'une couleur. Et parfois, le meurtre pouvait s'avérer être un bon outil, à condition de le faire exécuter par d'autres, sans jamais apparaître, même en arrière-plan. Question de survie et, au cas où, de lui garantir des peines de prison allégées.

On n'est jamais trop prudent.

Avec le temps, Bagatelle avait compris que le marché des armes était particulièrement porteur. Les sommes en jeu étaient considérables. En étudiant ce monde fermé sur internet et ailleurs, il découvrit qu'un Américain douteux, mais très riche, pouvait devenir une proie de choix. Il s'agissait d'un certain Harry Breukelman...

Après avoir flâné dans le sud de la France histoire de se faire oublier après son escroquerie de l'État français, il s'était enfui et avait rejoint l'île de Jersey via l'Espagne et le Maroc. Il avait quitté ce dernier juste à temps, au moment où un mandat d'arrêt international était lancé contre lui. Il savait qu'il était grillé sous son identité réelle. À l'abri sur l'île anglo-normande, il avait d'abord entrepris de devenir invisible, ou presque...

Il s'était adjoint les services de maître Javeline, un avocat en faillite qu'il avait pris sous sa coupe et était devenu son aide, son conseiller et malgré lui son confident. Bagatelle avait été très persuasif : une menace de mort bien présentée avait fait l'affaire. Depuis lors, il avait monté une opération de changement d'identité sophistiquée et aujourd'hui il jubilait. Ses efforts étaient récompensés... Bientôt, le monde entendrait parler de lui.

Bagatelle releva les yeux et scruta l'horizon. Le soleil levant l'inondait d'une chaleur douce. Il posa sa tablette et lissa sa nouvelle

moustache qui commençait à s'épaissir, étape indispensable dans son processus de disparition. Il se leva, ajusta son pull noir en cachemire avant de tirer sur sa chemise blanche en soie pour redresser le col. Après tout, la richesse qu'il voulait acquérir commençait par un apprentissage de ses codes. Il ne voulait pas restreindre ces petits plaisirs luxueux. Il rassembla les journaux puis glissa son Apple dans sa housse. Au moment où il tirait la fermeture Éclair, maître Javeline fit son apparition et vint s'asseoir à ses côtés :

- C'est fait, monsieur.
- C'est-à-dire ?
- J'ai reçu par porteur spécial, tout à l'heure, le colis attendu.
- Et ?
- J'ai vérifié. Tout est en ordre.

Il entrouvrit un porte-document avant de reprendre, à voix basse :

– Vous disposez désormais de six passeports, aux noms de Brice Eddington, citoyen de sa Gracieuse Majesté, demeurant à Bristol ; de José Godronna, espagnol, émigré au Maroc, vivant à Tanger ; de Fabio Pilipino, romain, chef d'entreprise ; de Gheorghe Diaconu, de nationalité roumaine, demeurant à Craiova, employé de banque... Si vous voulez mon avis, c'est ce dernier qui offre la meilleure couverture.

– Mêle-toi de ce qui te regarde ! Désormais, c'est mon affaire... Continue !

– Sergueï Erhardt, musicien de nationalité lettone, demeurant à Riga ; Ailbeart Murray, chauffeur de taxi écossais vivant à Aberdeen... Voilà pour l'essentiel.

– Merci bien. Parfait... C'est parfait.

Bagatelle examina longuement les passeports un à un. C'était indéniablement de la belle ouvrage. Maître Javeline attendait le verdict :

– Y a-t-il un problème ?

Bagatelle se gratta le menton. Il leva les yeux vers Javeline, sourit brièvement et ne répondit pas. Il changea de sujet.

– Concernant la location de mon pied-à-terre, où en es-tu ?

– Je n'ai pas beaucoup avancé. Le marché immobilier parisien est toujours aussi inflationniste. Se positionner sur un bien très onéreux risquerait d'attirer l'attention. Je vous conseillerais de changer d'endroit pour établir votre QG.

Réflexion. Bagatelle fronça les sourcils et se pinça la lèvre inférieure d'un mouvement mécanique. Cette remarque, pertinente, le contrariait. Il devait pourtant s'installer sur le continent.

Il leva un doigt en l'air, puis posa l'autre main sur l'épaule de l'avocat.

– Dis-moi... La résidence secondaire d'Harry Breukelman est bien située à La Bégude-de-Mazenc, dans la Drôme ?

– Vous le savez bien... Pourquoi cette question ?

– Parce que je crois que je vais m'installer là où personne ne m'attendra, c'est-à-dire à Saint-Paul-Trois-Châteaux ou dans les environs.

– Vous croyez que c'est vraiment une bonne idée ?

– Plus que ça ! C'est une idée géniale. Allez, dépêche-toi ! Retourne en France et trouve ce que je t'ai demandé au plus vite dans ce secteur... Et surtout, il faut que la propriété soit discrète et connectée. N'oublie pas...

– Je ferai comme vous voudrez.

– Parfait, parfait... Vas-y pendant que je planifie la suite.

Maître Javeline s'éloigna. Il disposait d'une ligne de crédit de cinq cent mille euros pour préparer le retour de son patron sur le territoire français. Au fond de lui, il l'appréciait de plus en plus... Certes, sa rémunération ne pouvait que l'y inciter...

Bagatelle contempla une nouvelle fois l'horizon. Au fond de lui, il était heureux. Son projet insensé prenait forme. Et avec un peu de chance, il serait opérationnel en quelques semaines... même s'il n'avait pas le droit à l'erreur, au risque d'être ruiné, voire de croupir en prison.

Pour le moment, il allait avant tout prendre du bon temps. Il saisit son smartphone et chercha rapidement un contact, qu'il appela. Il attendit quelques sonneries, et une voix chaude et claire lui répondit :

– C'est rare, que tu m'appelles à cette heure...

– Melliyal... ma douce colombe.

Un rire cristallin...

– Mais encore ? Tu te prends pour l'aigle qui rabat sa proie ?

– Tu n'es pas une proie, chère amie. Plutôt une sublime perle de rosée qui ne demande qu'à se lover dans le cou d'un éphèbe attirant.

Nouvel éclat de rire.

– Je vois que tes désirs sont aussi kitsch que raffinés.

– Que dirais-tu d'une soirée lumineuse et donc... raffinée ?

– Se concluant par...

– N'anticipons pas ! coupa Bagatelle. Laissons les choses se faire et il se passera ce qui doit se passer...

– Et je te retrouve à quel endroit ?

– À l'hôtel Hilton de Jersey. Un porteur spécial va te livrer très vite

un billet d'avion sur British Airways. Un cab t'attendra à l'aéroport et te conduira à l'hôtel. J'y ai réservé une suite au dernier étage.

– Monsieur a le souci du confort...

– Je t'offre un week-end très british, au calme !

– Tu as de bons arguments.

– C'est étudié pour ! Mais si tu...

– Non, non... Ne dis rien. J'arrive !

– Merci. Tu ne seras pas déçue.

Bagatelle lui adressa un baiser et coupa la communication.

L'AVENT



Quelque part en France, en automne

Une pièce sans fenêtre, aux murs sombres. Isolée de tout réseau de communication. Un éclairage indirect tamisé, comme dans un cercle de jeux.

Rien à voir, pourtant, avec un cercle de jeux, encore moins avec une boîte de nuit. Un lieu anonyme... et une ambiance tendue.

Deux hommes étaient assis autour d'une table ronde. Le premier portait un uniforme militaire. Le second arborait un costume civil de tout premier choix revendiquant sans équivoque son appartenance à la classe dirigeante. Il officiait au ministère de l'Intérieur comme conseiller militaire.

La porte s'ouvrit. Un troisième individu fit son apparition. Il ne pipa mot, se contentant d'observer les deux autres. Sa maigreur, son visage émacié le rendaient presque effrayant. Sa présence en imposait d'emblée. Il ôta ses gants sans hâte. Deux doigts de sa main droite, jaunis par la nicotine, indiquaient qu'il devait beaucoup fumer.

L'homme au costume émit un raclement de gorge et se tourna vers le nouvel arrivant :

– Alors, Piccinni ?

– Appelez-moi désormais « Le Puma »... répondit ce dernier. Puis, s'adressant à celui qui portait un uniforme : Tu n'es plus l'aide de camp de Dumont-Lafitte, mais « La Hyène ».

Un éclair de surprise traversa le regard du militaire. Le sujet de la discussion qu'ils allaient engager n'inspirait pas la sérénité. Les enjeux abordés étaient majeurs et colossaux en termes de répercussions. Ils auraient terrorisé tout quidam qui aurait pu entendre la conversation.

Car il était question d'armes, de fabrication d'armes plus exactement.

Le militaire sembla indisposé. Il se trémoussa sur sa chaise et tenta mollement de protester :

– Est-il nécessaire de s'appeler ainsi ? Nous ne sommes pas en opé¹, que je sache ! C'est une blague, j'espère ? Il esquissa un sourire crispé sur son visage défait. Je ne sais pas qui a pondu ces noms de code, mais ils sont absolument ridicules...

– Est-ce que j'ai l'air de blaguer ? répliqua Piccinni sur un ton glacial.

Silence gêné.

– Je ne vous ai pas réunis ici, dans ce sous-sol, à l'abri des regards et des écoutes indiscretes pour vous parler du temps qu'il fait ou d'une campagne politique quelconque. La situation est grave. Je disais donc que désormais, nous ne communiquerons plus que sous nos noms de code. Plus de grades, plus de noms propres, plus de prénoms, plus aucune référence... Le plan « Tigre en furie » est enclenché, niveau 5, c'est-à-dire niveau maximum. Considérez que nous sommes en guerre ! Nul ne doit rien connaître de nos activités. Si l'un de nous est pris en défaut, personne ne viendra à son secours.

– Merde... Si je m'attendais à ça... C'est *Mission impossible*, quoi !

– Tu ne saurais si bien dire. Donc, c'est d'accord, la Hyène ? Le plan est enclenché... Se tournant vers l'homme au costume : Vous confirmez, « Le Loup » ?

Sourire de ce dernier... Le préfet Piccinni – et désormais Puma – se détendit, sans se départir de sa mine sévère.

– Quelque chose qui cloche ?

– Non... Moi, je penchais plutôt pour James Bond, ironisa le conseiller militaire.

Le préfet ne parut nullement amusé, et relança derechef :

– Rone Dreyfus est en train de négocier avec les Israéliens la mise en fabrication...

– Le patron de Bacom Industries ?

– Oui, confirma Piccinni-le-Puma avec un regard désobligeant. Je disais donc qu'il s'agissait de la mise en fabrication d'une nouvelle arme, révolutionnaire et redoutable : un missile sol-sol à courte portée, capable de toucher une cible à plusieurs centaines de mètres, officiellement avec des charges explosives conventionnelles, en réalité

1. Opé... ration (jargon militaire).

avec des munitions à l'uranium appauvri, voire de grosses grenades spéciales, sorte de mini-bombes à neutrons. Tout le monde se souvient de l'expérience des lance-missiles Davy Crockett¹ ?

– Qui aurait pu l'oublier ! Mais c'était la Guerre froide...

– Certes, mais c'est bien l'objectif que nous poursuivions, nous sommes bien d'accord ?

– Oui, confirma le conseiller militaire. Il n'y a aucun doute.

– Tout allait bien jusqu'à présent, poursuivit Piccinni. Mais...

– Mais quoi ? Un problème ? Merde ! Où notre programme a-t-il achoppé ? Tout était sous contrôle, s'inquiéta la Hyène, qui commençait à suer dans son uniforme.

– Pour vérifier tout ceci, il nous fallait quelques exemplaires expérimentaux... commença à expliquer le Loup.

Silence pesant. Les visages se durcirent.

– Jusque-là, nous sommes en phase, acquiesça Piccinni sur un ton à nouveau glacial. Et puis ?

– Ensuite, les choses se sont compliquées, soupira le Loup.

– Tu pourrais préciser ?

– J'y viens. Vous savez comme moi que les Américains, les Chinois et les Russes disposent de telles armes, en secret, pour leurs basses œuvres. Les Israéliens voulaient absolument se procurer ce type d'armement, à cause des Iraniens et de leur fichu programme nucléaire... Depuis, la guerre civile en Syrie a bouleversé tous les plans, même les plus pessimistes.

– Oui, sur ce point, nous étions d'accord, admit la Hyène.

– Harry Breukelman vient d'avoir la mauvaise idée de faire expérimenter le prototype de l'arme avec des munitions chargées... je vous le donne en mille... en californium² ! Et sans nous en parler. Comme ça ! De son propre chef... Juste en réfléchissant avec Dreyfus !

La Hyène s'immobilisa, coi et incrédule, on aurait cru qu'il allait

1. Le plus petit lance-missiles nucléaires jamais mis au point pendant la guerre froide par les Américains. La masse de l'obus atteignait 34 kg pour une puissance inférieure au kilotonne. Ce missile était considéré comme peu précis ; la puissance de ses radiations était mortelle à 150 mètres, et certainement létale pendant une courte période jusqu'à 400 mètres. Un peu plus de 2 000 missiles furent fabriqués. Ils furent abandonnés au début des années 70.

2. Californium : élément chimique de numéro atomique 98. Métal radioactif coûteux, puissant émetteur de neutrons. Sa masse critique est faible et, en théorie, il serait possible de fabriquer des bombes atomiques très compactes avec cet élément. Son prix de revient le rend dissuasif, mais il n'est pas impossible que certaines puissances riches et déterminées s'y intéressent dans le futur.

se lever et se mettre au garde-à-vous. En conseiller militaire avisé, le Loup ne sembla guère surpris. Il se contenta de hausser les sourcils et d'esquisser un sourire avant de poursuivre :

– Des projectiles chargés en californium... Cela va bouleverser tous nos plans...

– C'est quoi ce truc, le californium ? interrogea la Hyène. Il aurait pu au moins nous prévenir.

– Ce « truc », comme tu dis, c'est la bombe atomique la plus compacte qui puisse exister. Avec deux kilogrammes de cette matière, tu égales en efficacité et en radioactivité des bombes trente ou quarante fois plus volumineuses. Si l'expérience réussit, la bombe à neutrons la plus terrifiante sera tout bonnement disponible sur le marché. Seul problème, il faut plusieurs dizaines de millions d'euros pour produire ne serait-ce qu'un seul kilo de ce californium. Mais l'expérience peut valoir le coup.

– Merde ! laissa échapper le militaire.

– Sachez que Rone Dreyfus est obsédé par la miniaturisation de cette arme. Et il semblerait qu'il ait réussi à franchir une nouvelle étape avec un lance-roquettes...

– Peut-être que cela pourrait nous contraindre à changer nos plans, estima Piccinni...

– Arrêtez de m'interrompre, si vous le voulez bien. Je disais donc que Breukelman a remplacé l'uranium par du californium. Les résultats semblent fantastiques ! Un lance-roquettes a été bidouillé à partir d'un matériel américain, pour vérifier tout ceci. On pourrait aussi utiliser un lance-missiles sol-sol. Les Russes disposent d'un matériel adéquat pour ce type d'expérience¹. Et je vous le confirme, les tests initiaux en laboratoire nous prouvent que nous avons une arme diabolique à portée de main. Le californium a une capacité de fission exceptionnelle. Il faut juste disposer d'une température et une amorce capables de libérer les premiers neutrons. L'amorce doit pouvoir provoquer la déflagration au moment du choc, ce qui reste un point difficile à maîtriser. Une équipe discrète de Rone travaille sur ce problème. Quoiqu'il en soit, il leur faudra réaliser un ou plusieurs tirs en grandeur nature.

– Et... la pollution radioactive, alors ?

– Un projectile contient un peu plus de deux kilos de californium... c'est peu.

– Je croyais que la masse critique d'une explosion nucléaire était

1. Voir *Jeux fatals*, du même auteur.

d'au moins cinq kilos, même avec cet isotope ?

– Certes, mais la science a fait de prodigieux progrès. Il en faut désormais beaucoup moins. Un microgramme éjecte plus de 2 300 000 neutrons par seconde, ce qui est considérable. Le vrai problème réside dans l'expulsion des rayons alpha au moment de l'impact, car il s'agit ni plus ni moins, d'une mini-fission. Deux kilos, c'est le volume minimum pour provoquer la déflagration. Mais il doit être possible de miniaturiser la bombe. Il faut affiner d'où la nécessité de tenter plus d'expériences et donc d'avoir plus d'armes disponibles. Lorsque le tir réussit, on dispose aussi d'un avantage certain, car la désintégration de la matière nucléaire est pratiquement totale et il ne reste presque rien comme matériau radioactif pur. Ensuite, la dilution par les vents est rapide et un niveau normal de radiations peut être retrouvé très rapidement, sauf sur les métaux qui restent létaux longtemps.

– Et le ou les tireurs, que risquent-ils ?

– Rien¹ ! Mais bien sûr, c'est à vérifier en grandeur nature. Il doivent rester à distance raisonnable, au moins deux mille mètres. Une bonne protection dans un équipement adéquat, une pilule d'iode pour saturer la thyroïde et le tour est joué ! Les avantages tactiques sont considérables : quelques hommes pourront neutraliser une fraction d'armée sans trop de dégâts collatéraux, sans pollution grave et avec infiniment plus de réussite qu'une bombe nucléaire. Sans parler des opérations secrètes...

– Et côté fantassins, que peut-on escompter comme résultats ?

– C'est simple : une tête nucléaire de californium détruit toute vie dans un cercle d'environ 650 à 700 mètres de diamètre. Mieux qu'une bombe, et plus efficace. Par contre, elle doit frapper impérativement sur une surface ferme pour déclencher l'explosion, comme du métal ou une roche dure². Le choc fait éclater la bille de mercure du détonateur, provoquant ainsi la réaction en chaîne. Sans destruction, la situation se complique, car la munition peut être récupérée, ce qui signifie qu'elle pourrait être utilisée comme preuve. Or, il n'est pas question de laisser le moindre indice qui permettrait de remonter à l'origine d'un tel armement... Tu comprends pourquoi !

– Je vois, commenta le militaire. Harry Breukelman a mis le doigt dans un engrenage très dangereux...

– Il le peut, grâce à son fric. Produire du californium coûte des centaines de millions d'euros. Il n'y avait qu'un type comme Breukelman

1. Rien... n'est moins sûr en réalité !

2. Argument inventé pour les besoins du roman.

pour tenter le coup. En retour, ça peut lui rapporter très gros. Cette expérience a été reprise par Rone Dreyfus et gérée indirectement par le Mossad, soucieux de protéger les intérêts de l'état juif. Bien sûr, sans rien dire à personne...

– Qui est au courant ? s'inquiéta la Hyène. Dumont-Lafitte ne m'a rien dit...

– Nous trois, Rone Dreyfus et Breukelman. Dumont-Lafitte ne sait rien et ne devra jamais rien savoir. Ce serait une catastrophe et il deviendrait dangereux. Bien sûr, le Mossad, et certains services secrets français inhabituels connaissent ce projet, avoua le Puma. J'en sais quelque chose.

– Que doit-on entendre par « inhabituels » ? s'inquiéta la Hyène.

– Ne pose pas de questions stupides. La DGSE et la DGSI disposent d'unités, disons... particulières. Vous connaissez tous le « Bureau des légendes »...

Soupirs ennuyés des participants.

– Personne d'autre ? insista la Hyène. L'Élysée, par exemple ?

– Pas même l'Élysée.

– Personne... insista Piccinni. Personne d'autre...

Le silence retomba enfin, les anesthésiant presque. Ils venaient de mesurer l'improbable responsabilité qui s'était abattue sur leurs épaules. Pour le meilleur ou pour le pire... plus vraisemblablement, pour le pire... Tandis que le préfet Piccinni dissimulait un sourire de satisfaction qu'aucun des deux autres participants ne devait remarquer.

Il valait mieux...

Drôme, mariage de Véronique et Matthieu

Le mariage se déroulait au mieux. L'organisation était parfaite. Matthieu et Véronique étaient radieux, entourés de leurs amis.

Pour cette occasion exceptionnelle, la Brigade criminelle était descendue dans le Tricastin en quasi-totalité. Seuls, Fred et Delporte manquaient à l'appel. Le premier à cause du sida contre lequel il luttait, mais qui lui jouait de mauvais tours, le second parce qu'il fallait bien assurer une permanence, d'autant qu'un nouvel inspecteur devait être accueilli dans la brigade. Delporte avait accepté de s'y coller. Il ne détestait pas traiter, comme on dit, « les affaires courantes » et d'ailleurs il était servi : un individu avait trouvé le moyen de larder sa compagne de plusieurs dizaines de coups de couteau... Des circonstances idéales pour jouer au chef et observer ce que le nouveau avait dans le ventre. Après tout, ce n'était qu'un week-end de veille et ce n'était pas pire que de s'occuper de ses mômes, tellement turbulents, avait-il ironisé en son for intérieur...

Pendant un long moment, Matthieu était resté assis à observer les invités qui dansaient ou déambulaient entre les tables. Il soupira en manipulant un couvert sur la nappe. Le visage de son père lui était soudain apparu, fugace et brouillé. Plongé dans une torpeur muette, la folie l'avait happé au point qu'il ne reconnaissait plus son fils. Celui-ci en avait été affecté, et masquait comme il le pouvait une blessure qui ne se refermerait jamais. Il aurait tant voulu qu'il soit là ! La maladie d'Alzheimer faisait des ravages. Matthieu n'était pas même certain de le revoir une dernière fois. Sa gorge se serra à cette idée.

L'inspecteur le plus jeune de la brigade, Domi, s'approcha. Il avait déjà englouti une bonne dose d'alcool. Il tenait des propos incohérents que Matthieu fit mine de comprendre. Avachi sur sa chaise, ses pensées étaient ailleurs, et il finit par ignorer son collègue tandis que le commissaire Cravenne, patron de la Brigade criminelle depuis quelques années, s'invita à ses côtés.

– Tu permets ? dit-il en s'installant sur une chaise, un verre à la main.

Matthieu n'osa pas le repousser et acquiesça d'un petit signe de tête.

– Alors, heureux ? commença le commissaire.

Matthieu le dévisagea, incrédule.

– Eh ben alors, Matthieu, tu es heureux ? insista son supérieur.

– Pourquoi ne le serais-je pas ?

– Tu sembles ailleurs.

– Ce n'est pas faux.

– Mais qu'est-ce qui t'arrive ?

– Rien de spécial. Je... pensais !

– Allez, allez... Ce n'est pas bon d'avoir du vague à l'âme un jour comme celui-là. Va t'amuser avant que tu n'en aies plus le temps.

– Je sais... Bientôt la routine, et on recommencera à vivre au milieu de toutes ces saloperies.

– Faut bien... que certains fassent le sale boulot ! Non ?

– Oui, entre autres... Moi, je pensais plutôt à Fred. Tu as des nouvelles ?

– Pas vraiment. Je sais qu'il devait faire un bilan à la Pitié-Salpêtrière suite à quelques problèmes...

– Et ?

– Je n'en sais pas plus. J'espère que ça ira. C'est tout !

– En attendant, je le plains. Vivre avec cette merde, cela ne doit pas être évident.

– Tu ne peux rien pour lui et ça ne sert à rien de t'apitoyer. C'est déjà bien que nous puissions le garder avec nous. Alors, essayons de le stimuler pour lui éviter de sombrer. Pense plutôt à toi, et à Véronique. Que vas-tu faire maintenant ? Paris ou Aubenas ? Personnellement, je préférerais te garder.

Matthieu soupira.

– Pff ! J'en sais rien... La brigade me va bien et m'enterrer dans ce trou ardéchois, ça ne me tente guère. D'un autre côté, la vie parisienne n'est pas toujours marrante... Et la campagne, ça va cinq minutes ! Alors... alors, j'en sais rien...

© 2019 Éditions AO-André Odemard SARL
20, cours André Philip
69100 VILLEURBANNE

Composé par Jean-Luc Tafforeau
Dépôt légal quatrième trimestre 2019
n° éditeur : HC21 - 1019
www.ao-editions.com

Imprimé en Pologne par Bookpress.eu
Ul. Lubelska 37C 10-408 OLSZTYN